

DOMINIQUE HERMANT

ETUDES SUR LES EVANGILES SYNOPTIQUES

I INTRODUCTION GÉNÉRALE

Syn 11 1. Déclaration d'intention

Syn 12 2. Questions de méthode

1

DÉCLARATION D'INTENTION

1) Un chrétien qui attend sa nourriture de la Parole de Dieu lit la Bible comme on écoute une parole, comme on écoute quelqu'un.

Ce n'est pas à dire qu'il dédaigne l'exégèse moderne, l'immense effort de plusieurs générations pour situer et analyser dans une perspective historique le contenu et la forme des Livres Saints. Il accueille aussi la leçon plus récente des structuralistes sur la valeur objective et irremplaçable du texte pris en lui-même.

Mais, avec la douce obstination de la foi, il guette la Parole derrière les paroles, le maître ou le témoin derrière le texte.

Pour ma part, j'ai surtout lu et relu ainsi les Synoptiques, avec le sentiment profond que c'est à travers eux que je me rapproche le plus de la parole de Jésus. Je ne me fais pas l'illusion que je puisse jamais rejoindre celle-ci directement, en sautant à pieds joints par-dessus la médiation des Evangélistes qui me la transmettent à leur façon. Mais, à fréquenter ces derniers assidûment, il me semble que j'ai acquis avec eux assez de familiarité pour "sentir" ce qui porte leur marque respective, et, quand on connaît bien celui qui parle, son langage se fait pour nous plus transparent.

2) Mais ne soyons pas trop sublimes. Ce n'est pas seulement pour des raisons religieuses ou spirituelles que j'ai passé tant d'heures à labourer les Synoptiques dans tous les sens. Je suis bien conscient que le travail sur les textes bibliques est aussi pour moi la source d'un plaisir raffiné. Il n'y a aucune raison d'en avoir honte. Et je ne reculerai pas devant une comparaison familière.

Quand j'entre dans une pâtisserie quelconque et que j'y mange un éclair ou un sablé (c'est un cas tout à fait imaginaire !), je n'ai pas besoin d'une pénétration exceptionnelle pour savoir comment ils ont été fabriqués. Les recettes sont du domaine public ; avec un peu d'érudition ou de recherche, je pourrais en reconstituer l'histoire, la *Formgeschichte*, et étudier doctement si ce sont les pâtissiers qui ont formé le goût du public ou le goût du public qui s'est imposé aux pâtissiers. Et puis, dans la pâtisserie d'en face, j'aurais trouvé les mêmes gâteaux, fabriqués de la même manière.

Mais, quand je vais dîner chez un ami et que sa femme, fine cuisinière, a confectionné un entremets de sa façon, si je suis un gourmet, je lui demanderai : "Qu'est-ce que vous avez donc mis là-dedans ? Je reconnais tel parfum, mais il y a autre chose que je n'arrive pas à identifier... Et comment avez-vous mélangé et cuit tout cela ?"

J'ai la faiblesse de croire que les Evangélistes Synoptiques étaient bons, très bons cuisiniers. Et il n'y a pas de pâtisserie en face où on puisse acheter des Evangiles semblables aux leurs (les apocryphes n'ont vraiment pas le même goût !). Quant à moi, je ne sais si je mérite le beau titre de gourmet, mais je revendique au moins celui de curieux. Imaginer les Evangélistes à leurs fourneaux et, puisqu'ils ne sont plus là pour répondre à mes questions, essayer de goûter assez finement ce qu'ils ont concocté pour deviner leurs recettes avec le plus de précision possible me paraît un exercice délectable. Et je ne pense aucunement manquer de respect à la parole qui me nourrit lorsque je m'efforce de capter de mon mieux sa saveur et de m'imaginer le travail plein d'amour de ceux qui me la présentent.

Disons que je me suis efforcé de détecter quelques-uns des secrets de fabrication des trois écrivains que j'appellerai sans scrupule Matthieu, Marc et Luc, selon une convention plus que vénérable. Je n'entrerai dans aucune discussion sur leur personnalité historique, car cela ne saurait rien changer à ma lecture. Découvrir leur personnalité littéraire suffit à mon propos.

3) De telles études, outre leur profit immédiat, qui est de nous faire découvrir un superbe artisanat de l'écriture, apportent dans plusieurs domaines une lumière précieuse.

D'un côté, elles entraînent à lire les œuvres, ou pour mieux dire à les "écouter", en nous accordant aussi docilement que possible à l'esprit et au rythme que leurs auteurs ont voulu leur imprimer, moyennant quoi nous percevons bien mieux leurs intentions pédagogiques et nous pouvons nous mettre à leur école plus résolument et plus lucidement.

Mais, en contrepartie, une perception affinée de leurs personnalités différentes nous amène à relativiser dans une fine mesure leur enseignement, ou du moins à l'affecter dans notre esprit d'un coefficient humain subtil, dont nous avons à tenir compte si, à travers eux, c'est la personne et la pensée de Jésus que nous cherchons en définitive à approcher.

4) J'ajouterai qu'une étude stylistique minutieuse des Evangiles est aussi une voie d'accès (et peut-être la meilleure...) à un domaine de recherche d'un tout autre ordre, que j'illustrerai par une nouvelle comparaison.

Il est universellement reconnu que les Evangélistes, en tout cas Matthieu et Luc, ont travaillé à partir de sources préexistantes. Nous pouvons donc regarder les Evangiles à la façon dont un archéologue regarde un monument. S'il est compétent, il reconnaîtra tout de suite les ajouts du dix-neuvième siècle, puis repérera ce qui remonte à une campagne de travaux de l'époque baroque, discernera les éléments gothiques, et enfin ce qui reste des éléments romans primitifs, peut-être bien enfouis. De même, nous sommes en droit de chercher à reconnaître dans chacun des Evangiles ce qui est du dernier rédacteur, ce qui résulte d'additions ou de corrections antérieures, et ce qui reste encore visible de l'édifice originel.

Une telle étude stratigraphique de nos textes fondateurs n'est pas un jeu gratuit, si amusant soit-il. Elle jette un éclairage décisif sur la constitution progressive, au cours d'une étape primitive et déterminante, du bagage d'idées et de mots qui reste le cœur de notre héritage. Et cette histoire première de nos "dogmes" joue un rôle essentiel dans l'établissement de leur "hiérarchie", selon une requête qui ne s'est manifestée que tout récemment dans l'Eglise et qu'on a à peine commencé d'honorer.

Parmi toutes les productions de l'esprit humain, il n'y en a certainement pas qui aient suscité, et de loin, autant de théories que les trois Evangiles Synoptiques et leurs rapports. Il faut sans doute une bonne dose de naïveté pour les aborder une fois de plus, et comme à neuf.

Va donc pour la naïveté ! Après tout, peut-être est-elle pour cette entreprise un des instruments les moins émoussés par des siècles d'usage...

2

QUESTIONS DE MÉTHODE

1) Une question préalable : sur quel texte travaille-t-on ?

Malgré les protestations des spécialistes, je pense qu'on peut dire que la critique textuelle a, sinon achevé son œuvre, du moins réduit les incertitudes à un reliquat suffisamment mince pour qu'une étude précise de nos Évangiles ne soit pas totalement vaine ; s'il doit y avoir des ajustements à la suite d'une édition plus perfectionnée, ils ne porteront que sur des détails.

Puisqu'il faut bien choisir un texte de base, je prendrai celui de la Synopse d'Aland (4^e édition, 1967).

2) J'ai distingué, dans ma "Déclaration d'intention" (§ I ci-dessus), deux recherches de type à peu près opposé :

- celle qui consiste à parcourir nos textes en surface, en collectionnant les traits littéraires porteurs d'intentions,
- celle qui consiste à les creuser, en essayant de déterrer leur passé.

Ces deux démarches sont, pour une bonne part, indépendantes l'une de l'autre. En outre, elles diffèrent non seulement par leur esprit et leur orientation, mais au moins autant par leur méthode, de sorte qu'il est inévitable d'en séparer complètement les exposés.

Néanmoins elles interfèrent, comme je l'ai dit, sur un certain nombre de points particuliers. Voici comment je me propose de parer à cette difficulté :

- au cours de l'exploration "archéologique" (Syn 2), quand j'aurai à faire intervenir des arguments "littéraires", je le ferai au coup par coup et sommairement, en renvoyant pour plus de développements à mes autres études ; les cas sont assez peu nombreux pour que de tels renvois ne soient pas trop décourageants ;
- par contre, j'ai résumé une bonne fois, de la manière la plus succincte possible, l'hypothèse de travail qui s'est dégagée de mon exploration "archéologique" et l'ai fait figurer en hors d'œuvre à tout l'ensemble de mes études (Syn 00), de façon qu'on puisse s'y reporter facilement tout au long du parcours, et notamment au cours des études "littéraires" (Syn 3), car la préhistoire de nos textes apporte assez constamment à celles-ci un éclairage important.

Cela étant, l'ordre dans lequel chaque lecteur abordera à son gré les deux explorations est indifférent. Chacune d'elles sera précédée des indications de méthode qui lui sont propres.

3) Les actes d'écriture à étudier se répartissent d'eux-mêmes en deux catégories :

- les actes de "compilation", au sens nullement péjoratif que je donnerai constamment à ce mot, c'est-à-dire ceux qui consistent à choisir les matériaux et à les disposer dans un ordre donné, qu'il s'agisse de matériaux puisés dans des sources ou de matériaux originaux ;
- et les actes de "rédaction", c'est-à-dire ceux qui consistent à donner aux matériaux ainsi arrangés leur polissure verbale définitive.

Pour un texte donné, ces deux séries d'actes peuvent évidemment avoir été accomplis par la même main, mais aussi par deux ou plusieurs mains différentes successivement ; c'est là un point secondaire par rapport à ma démarche. Ce qui est sûr, c'est que (sauf peut-être quelques cas exceptionnels et compliqués) le travail de compilation a précédé celui de rédaction ; pour revenir à notre comparaison archéologique, les maçons ont œuvré avant les peintres.

Mais dans l'investigation, puis dans l'exposé, on ne peut pas toujours séparer les deux étapes de façon tranchée. C'est bien souvent l'ensemble, tel qu'il a été construit, qui éclaire les parties et par conséquent les motifs qui ont présidé à leur mise en forme finale ; réciproquement, ce sont les parties qui, en s'articulant, dessinent les ensembles et leur donnent leur physionomie, donc leur raison d'être et leur intelligibilité.

4) Une investigation comme celle où je me propose d'inviter mon lecteur navigue constamment, de par sa nature, entre un repérage d'indices et une interprétation des indices repérés. Je tiens à dire tout haut que je suis bien conscient de deux limites.

Repérage d'indices, ai-je écrit. Mais, après tant et tant de travail consacré pendant des générations à scruter nos textes, n'est-il pas présomptueux d'espérer y glaner encore quelques petits traits qui seraient passés inaperçus ? Je ne le crois pas. Des exemples récents montrent que, sur le plan littéraire, tout n'avait pas été vu ni dit jusqu'à une époque toute récente, même des traits aussi importants que, pour n'en citer qu'un, ces constructions en "chiasme" (A.B.C...C'.B'.A') qui, une fois mises en lumière, paraissent parfois si évidentes. Tous les faits que je signalerai, je les ai constatés personnellement, avec l'intense plaisir de la découverte. Je sais fort bien que, certainement, beaucoup d'entre eux ont été découverts avant moi ; mais, pour le lecteur, peu importent les priorités. La seule chose qui compte, c'est s'il arrive à voir ce qu'on s'attache à lui montrer. A lui de le dire.

Quant aux interprétations, il est tout clair que, même lorsqu'elles paraissent s'imposer, elles ne sauraient s'évader de leur statut d'hypothèses. Il y a là matière à appréciation, avec tout ce que cela comporte de subjectif. Mais peut-on seulement imaginer ce que serait une lecture "objective" ? Je tâcherai, simplement, d'afficher honnêtement la part de mon discours qui relèvera d'une option personnelle plus hasardeuse.